



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

ÉMILE VERHAEREN

*CHANTS
DIALOGUÉS*



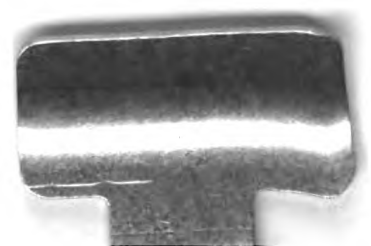
LES ÉDITIONS DE
LA BELLE PAGE

23, Rue de la Glacière, 23

PARIS - XIII^e

1927

Vet. Fr. IV B. 1310



tss
200

CHANTS DIALOGUÉS

Vét. Fr. IV B. 1310

*Cet ouvrage
est présentement publié
en édition originale
pour le dixième anniversaire
(27 novembre 1926)
de la mort du poète.*

Il a été tiré:

*Un exemplaire unique sur Chine
imprimé sans retiration et portant
le numéro 1;*

*Quatorze exemplaires sur Japon
des Manufactures impériales,
numérotés de 2 à 15;*

*Trente exemplaires sur Madagascar
des papeteries Lafuma,
numérotés de 16 à 45;*

*Cent cinq exemplaires
sur vergé d'Arches,
numérotés de 46 à 150;*

*Et douze exemplaires de présent
numérotés I et II sur Japon,
et de III à XII sur Arches.*

EXEMPLAIRE N° 95

ÉMILE VERHAEREN

CHANTS
DIALOGUÉS



LES ÉDITIONS DE

LA BELLE PAGE

23, Rue de la Glacière, 23

PARIS - XIII^e

1927



I

LE MESSAGER

Au Cabaret des « Gens du Roi »
Un messager s'arrête et boit.

Et puis repart par les villages,
Et par les bois, et par les plages.

— « Beau messager, d'où venez-vous,
Par ce temps âpre et ce vent fou? »

— « Du bout des champs et des demeures
Je viens vers toi, femme qui pleures.

J'ai traversé l'espace entier
Par je ne sais quel long sentier,

Pour que te soit rendu l'hommage
Des mers, du vent et des nuages. »

— « Beau messager, connaissez-vous
Celui qu'on nomme mon époux? »

Avec une autre que moi-même
Il s'en fut par une nuit blême,

Et pauvrement, le cœur transi,
Moi, sa femme, j'attends ici.»

— «Femme, je t'offre et je t'apporte
L'air du printemps qui reconforte.

Voici que baisent tes pieds clairs
Les souffles vierges de la mer,

Et que les fleurs de la colline
Devant ta tristesse s'inclinent.»

— «Que m'importent, beau messager,
La fleur charmante et l'air léger ?

C'est mon homme que je demande
A la terre ample et la mer grande.»

— «Hélas ! hélas ! ton homme est mort
Dans les flammes, là-bas, au Nord.

Sur une plage délaissée
Sa poussière fut dispersée,

Et maintenant Dieu sait vers où
Elle vole dans l'autan fou.»

— «Souffles des mers, brises des plaines,
Je vous respire à longue haleine ;

Cendres que m'apporte le vent,
Je vous touche d'un doigt fervent,

Je tiens mon âme suspendue
A vos nuages, étendue,

Pour qu'un peu de mon homme mort
Effleure et brûle encor mon corps.»

L'ÉTÉ

Sur la plaine, les eaux, la bruyère et les brousses
L'automne aux feuilles d'or agite l'ouragan ;
Déjà dans les taillis se fane l'origan,
Et le vent aux cent mains brasse la forêt rousse.

Un bûcheron qui dévalait
Du haut des bois vers les marnières
A rencontré, la nuit dernière,
Le bel été qui s'en allait.

— « Pourquoi partir à l'aventure
Été, mon bel été, alors
Que des roses grimpent encor
Sur mon pignon et ma toiture ? »

— « Si je m'en vais, c'est à regret,
Bon bûcheron, tu peux m'en croire :

Ma mort survient, la nue est noire,
Et l'âpre autan mord les guérets.»

— «Par les fenêtres de ma chambre,
Le soleil entre en plein midi ;
On y rencontre un coin tiédi
Pour s'y blottir, même en décembre.»

— «Hélas ! combien je serai las
Et pauvre et toussotant un rhume
Les jours de ténèbre et de brume,
Quand la clarté n'y viendra pas !»

— «Pour réchauffer jusqu'à ton âme,
Veux-tu mon foyer tout entier,
Avec son feu large et altier
Et la couronne de ses flammes ?»

— «Un feu pareil dure un instant,
Et consume souche et brindille ;
Mais, dis-moi donc, as-tu des filles
Qui vont avoir bientôt vingt ans ?»

— « Ma fille aînée est fiancée
A son cousin, depuis deux mois,
Et l'amour vrai tremble en leurs voix
Quand ils échangent leur pensée. »

— « Bon bûcheron, je resterai
Dans ta maison sûre et tranquille,
Et dans le doux cœur de ta fille,
Pendant l'hiver, je fleurirai. »

Sur les toits des enclos, sur les chaumes des bouges
L'automne aux feuilles d'or agite ses manteaux,
Le taillis violet empourpre les coteaux,
Et le vent aux cent mains brasse la forêt rouge.

LA REINE ET SON VALET

Au bruit cadencé de ses rames,
Sur la vague agitée où la lune dansait,
Une barque passait.

« Ayez pitié, Messieurs, ayez pitié, Mesdames,
De ceux que le roi hait,
Et priez pour leurs âmes ! »

Au fond de la barque peinte,
Des cordes d'or
Nouaient violemment l'étreinte
De deux corps.

« Ayez pitié, Messieurs, ayez pitié, Mesdames,
De ceux que le roi hait. »

C'étaient la reine et son valet,
Miséricorde!
Que nouaient, corps à corps,

Les cordes ;
C'étaient la reine et son valet.

« Ayez pitié, Messieurs, ayez pitié, Mesdames,
De ceux que le roi hait. »

La barque file et file et tout à coup s'arrête.
Le nautonier se lève alors,
Et saisissant d'un rude effort
Les corps,
Les jette
Sur la vague agitée où la lune dansait.

« Ayez pitié, Messieurs, ayez pitié, Mesdames,
De ceux que le roi hait,
Et priez pour leurs âmes ! »



L'ÉTRANGÈRE

« Quand elle accourt vers nous,
Se disent-elles,
Quand elle accourt vers nous
Par les sous-bois et les venelles,
Sur son torse ses seins légers
Semblent joyeusement sauter
Au-devant d'elle.

Certes, elle est plus qu'on ne peut croire
Ardente et noire,
Et même aussi,
D'après les gars d'ici,
Est-elle belle !
Mais vous, le poète, qui savez tout,
De grâce, dites-nous,
Dites-nous donc, d'où s'en vient-elle ? »

— « Je ne sais pas, je ne sais pas... »

Elle est, dit-on, des pays de là-bas
Où l'on habite les montagnes,
Avec pour hôtes familiers
Et pour amis les muletiers
Qui traversent les cent pays d'Espagne.»

— « Les gars d'ici l'adorent tous;
Elle leur dit des mots pour rire,
Mais qu'aucune de nous
N'oserait dire.

Ceux qui l'aiment le mieux
Connaissent sa peau mate et ses deux yeux
Pareils à deux perles rondes,
Et ses gestes qui sont comme des ondes
Souples à l'entour de son corps.

Ceux qui l'aiment, l'aiment trop fort,
Nous le savons et nous en sommes
Tristes pour nous,
Mais plus encor pour vous,
Les hommes;
Jusqu'à ce jour
Les gars d'ici

Ont toujours fait, sans se méprendre,
Leur choix d'amour
En Flandre.

Quand on s'assied, l'après-midi,
Les jours de fête et de folie,
Sur la place, pour voir danser,
Avez-vous vu ses mains jolies
Qui se tendent et qui se plient ?
L'avez-vous vue ardente et fière
Dégager de son corps les cadences légères
Qui font se rapprocher et se croiser ses pas ?
Ses bras sont clairs, dorés et souples ;
Ils dédient lentement la grâce de leur couple
A figurer un jeu qu'ils ne prolongent pas.

Ou bien, l'avez-vous vue encore,
Lorsque d'un pied brusque et sonore
Elle frappe le sol plein de cailloux ?
Son corps s'élançe alors,
Si terriblement fou
Qu'avec ses crins défaits et flagellant sa tête
Elle n'est plus que lutte et fureur et tempête,
Et se roule, et s'emporte, et s'épuise, et halète,

Et puis tombe — mais pour bondir, d'un coup,
Debout.

Hélas ! où sont les danses
Dont un pauvre vieil orgue assurait les cadences ?
C'était au temps des fruits, sous les arbres nombreux,
Qu'on se réunissait pour baller deux à deux
Et sentir dans son cou le souffle de son homme.
On mordait tour à tour dans une même pomme
Au même endroit, et l'on riait d'y mordre fort.
La valse ne servait qu'à mieux s'étreindre encor,
Et personne de nous n'eût voulu danser seule,
Soit sur la place, ou bien sur l'aire, autour des meules.
C'était le temps heureux, et ce temps est passé ! »

— « Jeunes filles, laissez aux cœurs vieux et lassés
Le soin de regretter ce qui se fit naguère. »

— « Nous savons bien que l'étrangère
Est fine et souple hélas ! plus qu'aucune de nous ;
Mais avec des gars durs et rudes comme vous,
Les soirs d'hiver sauvage et fou,
Se plaira-t-elle ? »

— « Sachez donc profiter de sa rage rebelle
A ne subir ni joug, ni loi ;
Et laissez-la danser fringante et seule,
Sur l'aire, autour des meules,
Vous réservant, sous votre toit,
De nous aimer — beaucoup mieux qu'elle. »

— « D'après son caprice léger,
Elle est aimante ou bien mégère.
Qui donc s'entend
Mieux qu'elle à ménager
Subtilement
Et la tendresse et la colère ?
Les hommes font ce qu'elle veut.
Elle raille quand on lui crie
Au soir tombant, du bout de la prairie,
Les mots honteux :
Elle a le don des menteries
Et sa victoire est dans ses yeux. »

— « Son triomphe passera vite,
Si personne de vous n'imité
Ou son allure ou sa conduite.
Les gars d'ici s'entr'aident peu ;

Pourtant plusieurs d'entre eux
Se sont déjà, l'autre après l'un, lassés du jeu
Dont elle enveloppait leur force et leur rudesse.
Rester telles que vous êtes depuis toujours
Doit être et demeurer votre unique adresse.»

—«Qui donc voudrait que la tendresse et que l'amour
Fussent exempts de peine ?
Nous aimons plus encor
Les gars d'ici,
Depuis que le souci
Habite notre corps
Et nous brûle les veines.
Les soirs d'hiver, près des foyers, nous attendrons
Ceux qui furent nos amoureux naguère.
Et quand enfin ils reviendront,
Lourds et lassés de leur misère,
Nulle de nous ne leur demandera
Si pour toujours s'est éloigné le pas
De l'étrangère.»

V

ET JE TE CHERCHE...

— « Et je te cherche au cœur des nuits,
Et je te trouve, et je te suis
Avec tout mon amour avide et affolé.

Dites, comme ils sont clairs les deux monts étoilés
Et les massifs de fleurs et les treilles de grappes
De ce jardin d'été qu'est tout mon corps !

Dites, les doux raisins de mes baisers,
Le miel luisant de mes cheveux, les nappes
De chair et d'or qu'est mon ventre embrasé,
Dites, le souvenir de mon ardeur puissante,
Et le pillage brusque et fier de mes trésors,
Et la douceur de ma folie obéissante ! »

— « Écoutez-moi, j'ai regardé la mort,
Elle a passé là-bas comme distraite ;
Mais regardant soudain vers la retraite
Où nous avons noué les liens de nos deux sorts,
J'ai réfléchi, et j'ai tremblé d'aimer
Encor. »

—«La Mort!

Il te la faut haïr et blasphémer:

Du jour que tu m'aimas, je me crus immortelle.

Le violent amour ne nous reste fidèle

Qu'autant que nos regards ne se brûlent qu'à lui.»

—«Qu'elle est belle et profonde et tranquille, la nuit!

L'ombre tombe des mains amicales des feuilles;

Un silence plus doux que n'est douce ta voix

Y vient rêver dans une allée et s'y recueille;

Des mirages d'argent flottent; les sombres bois,

Avec leur brume basse et leurs longues clairières,

Paraissent suspendus à vos clous de lumière,

Astres d'éternité et de splendeur, là-haut.»

—«Je hais les cieux et la clarté de leurs flambeaux.

L'azur, il est trop loin, et les éthers sont vides.

Songe à nos cris mêlés, à nos spasmes avides,

A nos rages mordant et saccageant l'amour.

Déjà la nuit s'en va: voici l'aube et le jour;

Les frais drapeaux du vent illuminent l'espace;

Si ton corps s'est lassé de trop longtemps frémir,

Si tes yeux sont voilés et tes paupières lasses,

Mes seins te seront doux, ami, viens y dormir.

—«Hélas! je n'aurais dû que parcourir ta vie
Et ne rien regarder au-delà de tes yeux.
Mais par-dessus nos cris et nos désirs, les cieux
Fourmillants d'or et de secrets convient
Aux voyages dédaliens chaque cerveau;
L'angoisse nous amène en ces chemins nouveaux.
Craintes, terreurs, folie et désespoir, qu'importe?
Chacun, selon ses poings, veut ébranler la porte
Qui lui cache l'éternité et l'inconnu.»

—«Je ne puis rien comprendre à ce rêve ingénu,
Et mes plus fous désirs ont pour soleil moi-même.
Sous les regards des cieux, mon corps, tel un blasphème,
Lève vers eux le seul orgueil de sa beauté.
Je laisse en paix leur ombre et leur éternité;
Ma chair, elle est vivante et rayonnante; ma joie
Est de te posséder et de m'offrir pour proie,
Et de ne croire à rien, si ce n'est au désir.»

—«La mort tient en ses mains les clefs de l'avenir,
Que sans cesse lui passe et lui reprend la vie.
Rien n'est funeste autant qu'une âme inassouvie
Qui croit que son cri seul peut remplir tout un ciel.
Plus un désir est fort, moins il est autonome.

L'univers tout entier aime et pense dans l'homme
Et tue à chaque instant son orgueil personnel.»

—«Comme il est loin, le temps des anciennes paroles
Et des mots déroulés comme des banderoles
Joyeusement, le soir, autour de ma splendeur!
Le monde était pour toi celui qu'était mon cœur,
Le plaisir souverain se glissait dans tes moelles,
Et mes yeux t'attiraient bien plus que les étoiles!»

—«Tais-toi, ce passé-là n'est plus que mon remords.
A nous aimer ainsi j'ai méconnu l'effort,
Et j'ai honte de ma monotone demeure.
L'homme doit vivre et s'exalter comme à rebours
De son propre penchant et de sa propre joie.
La vie aime à gravir une ascendante voie,
Et ses pieds ne sont clairs que parmi les hauteurs.
Elle appelle la lutte, et le risque, et l'obstacle,
Elle exige de l'homme un quotidien miracle
Pour vivre avec vaillance et vaincre avec ferveur.»

—«Vous ne méritez pas d'avoir connu l'ivresse
Qui fit descendre un jour, sur la terre, les dieux.
Votre force n'est plus qu'un brasier qui s'affaisse

Et dont la mort étend sa cendre entre nous deux.
La sénile vertu et la sagesse morne
Vous attendent déjà sur le bord des chemins.
Allez ! toutes les deux, assises sur des bornes,
Vous proposent le houx qui seul fleurit leurs mains.
Moi du moins, je m'en vais avec toute ma vie,
Avec mon cri, mon chant, et mes deux seins debout,
Rendre mon corps à ceux qui, hier, m'avaient suivie,
Quand mes pas hésitaient à s'en venir vers vous.»

VI



LÉGÈRE...

Légère, avec des pieds si fins
Qu'ils effleuraient, comme les ailes
Des hirondelles,
Le thym,
Elle accourait par la vallée
En automne, lorsque le soir
Mélancolique y laissait choir
L'ombre et le deuil des heures désolées.

Le rire alerte accompagnait ses pas;
Bien qu'octobre funèbre et las
Fût au soleil, couché au seuil des portes,
Un lit de feuilles mortes,
Elle ne voulait pas
Tarir en son âme la joie.

Elle aimait à baller et danser sous l'ormoie

Seule, là-bas, au bord de l'étang clair,
Dont les eaux reflétaient son image
Mêlée à celle des nuages
Qui se mouvaient dans l'air.

Je la voyais de loin en ce décor livide
Battre le sol de pas rapides;
Je la voyais aller, venir,
Et trépigner dans une ronde folle
De folioles,
Et tout à coup pleurer et puis s'enfuir.

Elle s'en revenait par le chemin des saules;
Un bras contre son front plié
Cachait ses yeux mouillés,
Et des pétales d'or rouillé
Tombaient sur ses épaules;
Certes, elle boudait d'avoir pleuré,
Quand tout à coup, d'une main sûre,
Elle arracha d'une ramure
Un feuillage décoloré.
Et ce seul geste,
Rageur et preste,
Remit d'aplomb son cœur navré.

A perdre haleine,
Souvent,
Elle courait les jours de vent,
Dès le matin, de plaine en plaine.
Quand tournoyaient, brusques et prompts,
Les tourbillons,
Elle pointait devant elle ses deux mains blanches,
Pour que l'autan subtil et fort
Se glissât par ses manches
Tout autour de son corps;

Alors

Elle éprouvait la divine surprise
De se sentir tout à coup prise
Par quelque faune invisible et subtil,
Et les taillis voisins de bouleaux et de hêtres
Étaient témoins du rire puéril
Qui frémissait tout au long de son être.

Dites, comme en ces jours heureux
Toute larme furtive avait quitté ses yeux,
Et comme elle tirait sa fierté et sa gloire
De son âme si follement contradictoire!
Son cœur vaillant acceptait tout:
Et le ciel noir comme la suie,

Et la bourrasque emplie
Et de grêle et de pluie
Qui volait en lambeaux à travers le ciel fou.

Je la voyais, au long des haies,
Cueillir comme des boules d'or
Les baies,
Ou bien encor
Là-bas, sous bois, dans l'ombre,
Les fruits pourpres et sombres
Que l'automne, de jour en jour, défigurait.

Odeurs brusques, odeurs fugaces
Et des combes et des fourrés!
Elle adorait sentir l'espace
Fauve et puissant la pénétrer.
Tout lui devenait gaieté franche,
Force rude et plaisir fougueux.
Son corps, comme un faisceau de branches,
Se maintenait souple et nerveux.
Elle exultait d'être sur terre
Une tête âpre et volontaire
Dont la bravoure désormais
S'imposait

Aux ouragans et aux rafales,
Et que la neige ample et lustrale
De ses mains froides baptisait.

Ainsi se plaisait-elle
A se durcir la volonté
Dans les coutumières querelles
De la flottante pluie et du gel contracté,
Et à vivre parmi les champs et les bruyères,
Et les jours gris et les jours noirs,
Au gré des aubes et des soirs,
Légère !

A CELLE QUI A VINGT ANS

Fantaisie en " in „

Tes yeux
Mirent en eux
Tout le matin;
Et tes cheveux
Sont doux et fins,
Et pleins de gouttes de rosée ;
Et tu es belle, et tiens en main
Une fleur rouge balancée.

Les farfadets et les lutins,
Avec de longs saluts et de lentes cadences,
Viennent te saluer dans le chemin vermeil

Où tes deux pieds, avec de l'ombre et du soleil,
Semblent jouer, sitôt qu'ils dansent.

Le vent t'offre l'odeur du thym;
Sur l'herbe vive et lisse
Il glisse,
Et va mourir à l'horizon lointain;
Les farfadets et les lutins,
Sous le ciel beau
Comme un joyau,
T'admirent et te louent,
Et les oiseaux
Chantent et jouent,
Et vont porter ta joie et ton rire là-haut.

Si bien que tu parais la fiancée
De l'air, de la lueur et du vent du matin,
Toi qui dances et qui t'en vins
Tranquillement vers ton destin,
Tenant entre tes doigts mutins
Une fleur rouge balancée.

VIII

HEURE D'AUTOMNE

Un souvenir d'été flotte dans l'air, là-bas.
Il semble que l'hiver desserre un peu les bras
Pour laisser s'en aller en un premier voyage
Une troupe nacrée et blanche de nuages.

Le temps lucide et froid est rajeuni d'azur;
Une rose s'entr'ouvre et tremble au long du mur;
Dites, quel est l'oiseau qui chante et qui s'enivre
En plein soleil, sur ce rameau couvert de givre ?

Dites, comme le cœur se fait clair et hardi !
Le jour s'écoule, et c'est matin, et c'est midi,

Et la ténèbre vient; mais l'espoir et l'attente
Ne s'en vont pas avec les heures descendantes.

Oh ! que ce soir nous soit encor la belle ardeur
Qui renouvelle et nous refait l'ancien bonheur;
Et que je guette encor ton pas dans l'avenue,
Et que je croie à ta jeunesse revenue,
Et que je pose encor mon front las et penché
Entre tes seins,
Tes tendres seins
Doucement par mes mains
Rapprochés !

L'OISEAU

La bonne humeur règne en mon cœur,
Bien que Pâques soit loin encor
Et que Noël soit passé;
Car un oiseau, dans mon jardin, s'est efforcé
Ce matin même, à cadencer
Timidement son chant d'aurore.

Voici la branche nue
Où son corps vif s'est balancé,
Quand il chantait à voix menue.
Je le voyais de ma maison
Briller sous ma tonnelle,
Et le jour, s'étendant de buisson en buisson,
Fit qu'un peu de soleil scintilla sur son aile.

Il était prompt, joyeux et clair,
Heureux d'être une chose ardente et frêle
Dans l'air ;
Il volait de mon toit sur la maison voisine,
Passait, trottait, sautait et furetait partout ;
Puis tout à coup
Il s'arrêtait, courbant le cou,
Arquant l'échine,
Et lissant, d'un bec prompt, ses longues plumes fines.

Je le suivais sans qu'il me vît,
Essayant de surprendre
Où sa femelle et lui,
Soit dans le frêne dur, soit dans le bouleau tendre,
Secrètement, faisaient leur nid.

X

SUBTILITÉ

Avec un mouvement souple et si lent
Qu'aucune fleur ne s'en froissait,
Un beau chat blanc
Se caressait et se frôlait la tête
A des roses de fête,
Qu'une large fenêtre au soleil exposait.

Un couchant lumineux, mais de trame si fine
Qu'un battement trop fort dans la poitrine
Peut-être en eût rompu le tissu clair,
Infiniment se prolongeait dans l'air.

L'heure était frêle et somptueuse;
L'ombre semblait timide et le vent puéril;
Dans le silence entier des champs

On entendait mourir le chant
Jeune et léger des moissonneuses.

Et le beau chat subtil,
Entre les fleurs posant et déplaçant ses pattes,
Les yeux mi-clos, très doucement,
Nous indiquait comment
Il nous fallait goûter, en nous aimant,
Cette heure riche et délicate.



TABLE DES POÈMES

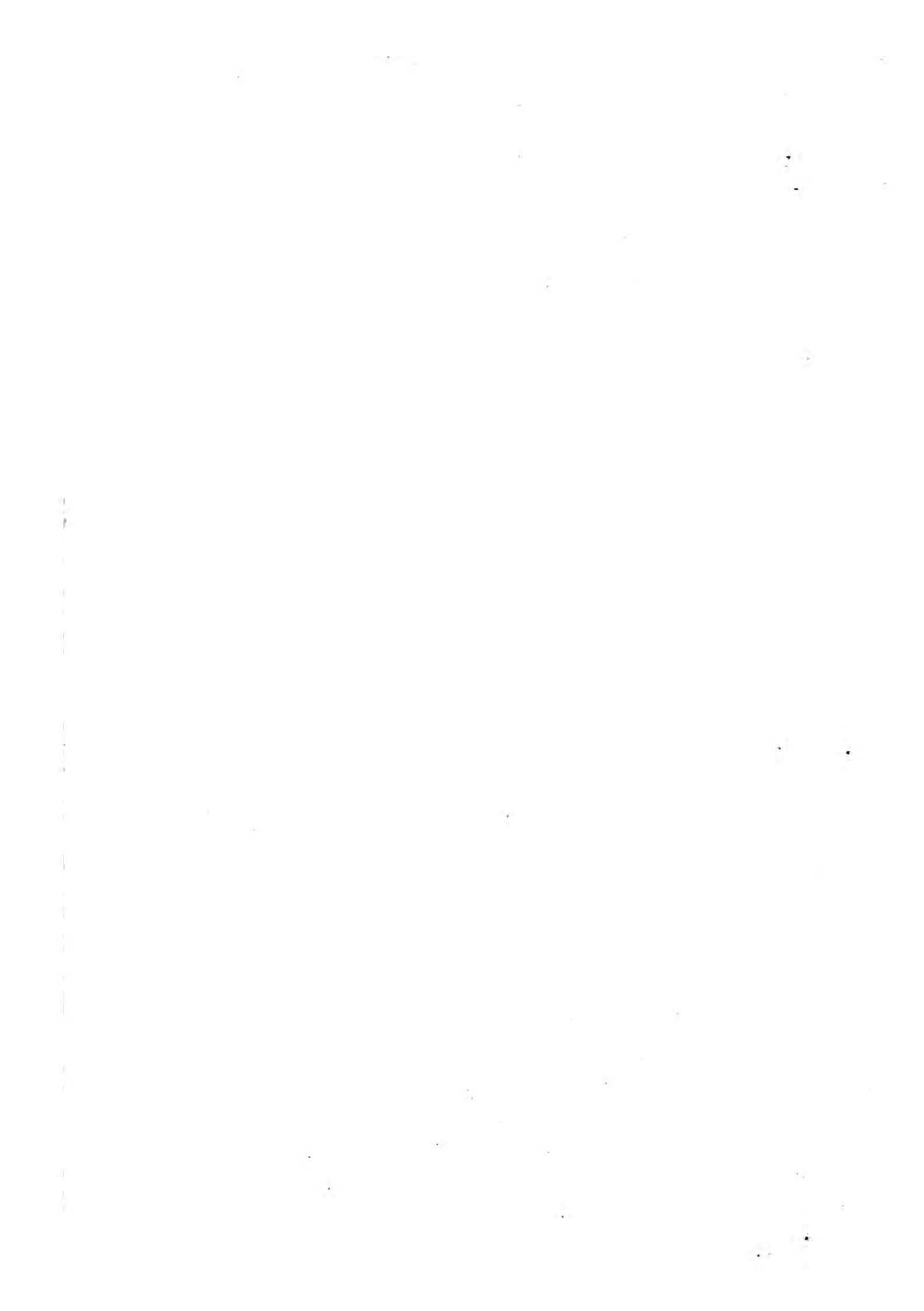
I	<i>LE MESSAGER</i>	8
II	<i>L'ÉTÉ</i>	12
III	<i>LA REINE ET SON VALET</i>	16
IV	<i>L'ÉTRANGÈRE</i>	20
V	<i>ET JE TE CHERCHE</i>	28
VI	<i>LÉGÈRE</i>	34
VII	<i>A CELLE QUI A VINGT ANS</i> ..	40
VIII	<i>HEURE D'AUTOMNE</i>	44
IX	<i>L'OISEAU</i>	48
X	<i>SUBTILITÉ.</i>	52

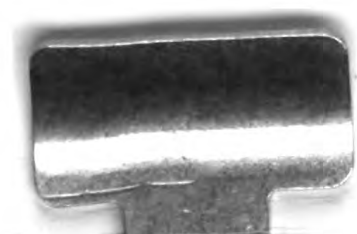
**CES "CHANTS DIALOGUÉS"
ONT ÉTÉ ACHEVÉS D'IMPRIMER
LE 18 NOVEMBRE 1926
PAR DUCROS & COLAS
MAITRES-IMPRIMEURS A PARIS
EN VIEUX ROMAIN DE CASLON
ET LE BROCHAGE A ÉTÉ EXÉCUTÉ
PAR LA MAISON BABOUOT
POUR LES ÉDITIONS DE
"LA BELLE PAGE"**

M. Slatkine & Fils
5.3.1984

832937







Papier d'Arches